

Pour lui que la tendre hirondelle
Vole et gazouille tout le jour.

C'est pour l'homme que le zéphire
En caressant le sein des fleurs
Répand dans l'air que l'on respire
Les plus agréables odeurs.

Pour lui que le ruisseau murmure
Le soir, un suave refrain ;
Pour lui que toute la nature
Se pare au retour du matin.

C'est pour l'homme que le bocage
A des ombrages protecteurs,
Pour lui que le sombre nuage
Présente ses mille couleurs.

O belles nuits, nuits de mystère,
Nuits si pleines d'enchantement,
C'est pour l'homme, c'est pour lui plaire
Que vous revenez si souvent !

Seigneurs pour tes bienfaits sublimes
Qui donc pourrait ne pas t'aimer !
Recevez-moi, sombres abîmes
Si je cessai de le louer !

Mais je puis respirer à peine,
L'émotion gagne mes sens :
Dieu, dans le charme qui m'entraîne,
N'est-ce pas toi que je ressens ?

Oui, dans les heures de silence,
Tu viens, ineffable rayon,
Reconsoler dans ta clémence
Celui qui révère ton nom !

Oui tu viens parler à mon âme,
La brise m'apporte ta voix,

Je sens ton souffle qui m'enflamme
Et me réjouit à la fois.

Ne coulez plus, heures propices,
O nuit, ne hâte pas ton cours ;
Laissez, laissez-moi mes délices,
Que mon Dieu me parle toujours !

Malgré mes vœux, déjà l'aurore
Rougit l'horizon de ses feux,
Et l'étoile se décolore,
La lune disparaît aux yeux.

Je retourne dans ma cellule,
Ici tout repose, tout dort ;
Je n'entends que le vieux pendule
Qui bat la marche de la mort.

Et je sens mon âme affaissée.
Car, je suis assailli soudain
Par cette navrante pensée :
Je mourrai peut-être demain.

Mais la mort..... est-ce redoutable
Comme le vulgaire le dit ?
N'est-ce pas l'instant favorable
Qui tous à Dieu nous réunit.

J'admire ces feux de l'espace,
Pâles rayons de sa beauté !
Que sera-ce quand face-à-face
Je pourrai voir sa Majesté ?

Non, je ne crains plus ta vengeance,
O mort, parais, comble mes vœux :
Mes seuls désirs, mon espérance
Sont de m'envoler vers les cieux.

M.

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Je voulus interroger la servante, mais au lieu de me répondre, elle me saisit le bras et me conduisit auprès d'un berceau, et là, au milieu de ses sanglots, elle me parla ainsi :

—Madame, cet enfant qui dort a été abandonné par sa mère après de terribles événements.

Et elle montra du doigt le corps étendu dans la chambre

Puis elle continua de la sorte :

—Sa mère ne reviendra plus, madame, du moins je ne l'espère pas. Je voudrais pouvoir garder cette pauvre créature, l'élever, lui tenir lieu de famille ; mais je suis bien âgée et je puis mourir d'un instant à l'autre, et moi morte, elle devient orpheline.

Ses sanglots lui coupaient la voix.

Je contemplai un instant l'enfant, puis je lui tendis mes bras ; elle s'éveilla et me tendit les siens, et je partis avec elle.

Trois mois après, jour pour jour, la vieille Clotilde se présenta chez moi ; en la voyant entrer

j'éprouvai un frisson involontaire ; je sentais déjà qu'Alice m'appartenait. Elle me remit une lettre.

Je l'ouvris précipitamment, et je lus :

« Clotilde m'a tout appris ; que vous êtes heureuse, madame, et combien je souffre ! ayez bien soin de ma chère fille, aimez-la bien, car, je le sens, bientôt elle n'aura plus que vous pour mère. »

Cette lettre était signée MARGUERITE seulement. Ce que je venais de lire me soulagea et me fit mal tout à la fois. Clotilde demanda à embrasser son enfant, et malgré mes prières s'éloigna après l'avoir embrassée.

Elle revint le surlendemain ; elle m'apportait une seconde lettre : l'écriture en était presque indéchiffrable, et effacée en plusieurs endroits, par des larmes sans doute. On comprenait en voyant cette lettre qu'une mourante avait dû l'écrire.

Elle renfermait à peu près ces mots :

« Dans une heure je ne serai plus, madame ; je vous lègue mon enfant ; quand elle sera en âge de